



# Chronique anthropologique

## Par l'échelle des fleurs

Par Martin Hébert

Ph. D., professeur d'anthropologie à l'Université Laval et vice-président de la SHFQ

La culture populaire nous a transmis une représentation assez terne de la contemplation. Associée à la passivité, à l'immobilité, à la réception quasi par osmose des Vérités du Monde, elle nous apparaît comme disjointe du quotidien, de peu d'utilité. « Encore du pelletage de nuages », aurait dit le Chef Duplessis<sup>1</sup>.

Voici une autre image de la contemplation. Un jeune frère se réveille par un beau matin, le 3 avril 1905. Depuis quelques semaines, comme il dit, le chaud soleil termine de manger la neige, et maintenant le jeune homme « enrage de botanique ». Le feu qui l'anime est particulièrement fort ce matin-là, car c'est aujourd'hui son anniversaire : il a vingt ans. Dans son journal, il écrira la phrase suivante : « Comme cadeau de fête, accordez-moi de n'avoir que deux passions : Vous et l'étude de vos œuvres. »<sup>2</sup>.

Toute sa vie, le Frère Marie-Victorin, né Conrad Kirouac, se consacrera à ce qui ne peut qu'être compris que comme un grand élan de contemplation de la nature. Pour lui, il s'agissait-là d'une passion, d'une source d'émerveillement, d'enthousiasme, d'étonnement, qui s'enrichissait à mesure des connaissances et des expériences acquises. Dépeinte par Marie-Victorin, par exemple, la forêt devenait un lieu mystérieux, vibrant, peuplé d'êtres fascinants, particulièrement les plus humbles d'entre eux :

« ...notre forêt sans fin est un lieu d'élection où vivent, luttent, s'entrecroisent, s'associent en une mystérieuse et complexe mosaïque, cette multitude de plantes livides, sans contact avec l'énergie cosmique, et réduites au rôle de nécrophages ou de parasites, -- les Champignons. »<sup>3</sup>

Le contemplateur qui marche dans les pas de Marie-Victorin est celui ou celle qui fréquente la nature, bien sûr, mais aussi, et peut-être même surtout, qui l'interroge. La contemplation, selon Marie-Victorin demande de développer avec la Nature un rapport personnel. Il nous invite à apprendre à la connaître comme on connaîtrait, et aimerait, un ami intime c'est-à-dire en reconnaissant ses limites et sa faillibilité, mais en l'aimant d'autant plus pour ces imperfections.

En lisant la conférence de 1935 citée plus haut, l'une des allocutions annuelles que Marie-Victorin a prononcées en tant que directeur de l'Institut Botanique de l'Université de Montréal, il peut être surprenant de constater que ce dernier nous incitait à ne pas imaginer la Nature comme douée de transcendance; pour lui, elle n'était pas Dieu, ou du moins elle n'était pas une divinité. Marie-Victorin avait une image de la Nature comme quelque chose de beaucoup plus proche des humains, ressemblant davantage aux créatures, qu'à la source de cette création. « Nous sommes ici dans le laboratoire par excellence » poursuivait-il dans cette conférence, « le vaste et lumineux laboratoire de la Biosphère. La Nature y poursuit *pour elle-même des expériences à grande échelle* »<sup>4</sup>, et nous faisons partie de ces expériences, aurait-il pu ajouter. Si la nature est importante pour les humains, soutenait-il, c'est que chacune de ses composantes, serait-ce le plus petit champignon forestier, est une piste que nous pouvons suivre pour remonter jusqu'à la source commune de tout.

1 Avis aux plus jeunes : ce Chef là n'était pas un *foodie*, vous n'en voudriez pas dans votre cuisine.

2 Frère Marie-Victorin (2004) *Mon Miroir. Journaux intimes 1903-1920*. Édition établie par Gilles Beaudet et Lucie Jasmin. Montréal : Fides.

3 Frère Marie-Victorin (1935) *La tâche des naturalistes canadiens-français*. Institut Botanique, Université de Montréal. p.13.

4 *Ibid.* p.11

Cette vision de la Nature a façonné une grande partie de l'œuvre de Marie-Victorin. Elle est particulièrement présente dans sa somme botanique, la *Flore laurentienne*, qu'il a entièrement consacrée à la description, voire à la contemplation, des plantes non-cultivées du Québec méridional. Aucune plante n'est trop petite ou trop insignifiante, toutes sont des chemins égaux vers la connaissance. Il s'agit là d'un rapport intime, patient, minutieux au monde. Quiconque a eu la chance de voir l'herbier colossal monté par Marie-Victorin dans la préparation de la *Flore laurentienne*, ne doutera pas de la nature contemplative de cette œuvre. Le montage des spécimens, le choix de leur disposition sur la page, leur description minutieuse témoignent d'autre chose que d'une simple procédure scientifique. D'ailleurs, il n'y a pas si longtemps j'ai eu une conversation assez éclairante avec un collègue généticien, qui est l'une des personnes en charge de veiller sur l'herbier de Marie-Victorin. «Quelle chance!» Lui ai-je dit, un peu naïvement, «vous avez le privilège de conserver un véritable trésor.»

«Tu parles», m'a-t-il répondu, «nous ne nous servons plus de cela, et en plus il coûte une fortune à garder en état. Tout est sur ordinateur maintenant.»

Sans aucun doute, pour la conduite quotidienne de ses recherches, mon collègue avait-il bien raison de préférer vivre à l'ère du génôme et de la bioinformatique plutôt qu'à l'ère du lourd herbier et de la description visuelle. Ayant toujours été un leader scientifique, Marie-Victorin aurait certainement salué ces innovations qui nous ont permis, comme le microscope et le télescope l'ont fait, de dévoiler de nouveaux pans de cette nature par rapport à laquelle nous prenons, à chaque jour, un peu plus la mesure de notre ignorance. Mais il n'est pas rétrograde, me semble-t-il, de souligner le fait que Marie-Victorin utilisait les outils et les méthodes de son époque pour autre chose que de froides descriptions factuelles. Comme il le notait dans son journal personnel, puisque les plantes le médusaient, c'est par l'échelle des fleurs qu'il remontrait jusqu'à la Source de toutes choses.

Ce rapport intime, et «au détail» pourrions-nous dire, avec la nature en général, mais avec les plantes sauvages en particulier, explique les positions souvent très farouches qu'a pris Marie-Victorin contre l'industrie forestière. Il la voyait comme une exploitation «en gros» et indifférenciée de la forêt, à l'antithèse de la recherche d'un rapport intime avec la Nature qui l'animait. Il est même allé jusqu'à la qualifier de «grande tuerie»<sup>5</sup>. Certains ont vu dans cette condamnation une position nationaliste contre les compagnies «anglaises»<sup>6</sup>. Nous pourrions aussi y voir une révolte contre la réduction des forêts à leur valeur utilitaire. Mais plus fondamentalement, nous pourrions dire que c'est le rapport contemplatif de Marie-Victorin qui était heurté par le rapport industriel à la forêt qui existait à son époque. Encore une fois, ce n'est pas que ce rapport contemplatif en ait été un d'immobilisme, de passivité ou de conservation intégrale. Marie-Victorin était un grand promoteur de l'agriculture. Même si la coupe des arbres était un sujet grave pour lui, il était conscient, tel son personnage de Siméon dans *La corvée des Hamel*, qu'il peut venir un moment où il est préférable de couper l'arbre à le laisser sur pied. Ce récit nous montre, cependant, que cette décision doit se prendre dans une connaissance intime de l'arbre, et par extension de la forêt.

La part jouée par l'attitude contemplative de Marie-Victorin dans le legs qu'il nous a transmis ne doit pas être oubliée. D'une quête spirituelle visant à «remonter l'échelle des fleurs» jusqu'à leur Source ultime, ce grand savant, ce grand humaniste et ce grand homme de foi nous a enseigné une manière de regarder la nature. Ses collègues et amis, tels Jacques Rousseau et Pierre Dansereau, de même que la génération d'écologistes, de géographes, et d'anthropologues qu'ils ont contribué à former ont été inspirés par cette vision intime et holistique de la Nature qui animait Marie-Victorin. Nous trouvons leurs traces dans la foresterie d'aujourd'hui, toute investie qu'elle est maintenant par les sciences biologiques, par cette attention aux plus «humbles» créatures de la forêt, à la «mystérieuse et complexe» mosaïque dont sont composés les écosystèmes forestiers. Sans la transmission de l'inspiration qui animait Marie-Victorin, et sans la contemplation qui le nourrissait, notre rapport collectif à la forêt en serait sans doute beaucoup appauvri aujourd'hui.

---

5 Cité dans Mariève Isabel (2010) *Les représentations de la nature dans la littérature québécoise entre 1840 et 1940*. Mémoire de maîtrise, Langue et littérature françaises, Université McGill., p.80.

6 *Ibid.*